

PIERRE

Je fume. Sur les murs des scènes de chasse. Sur le guéridon des alcools. Je suis nerveux. Dérouté par l’aspect des choses. Les toiles me figent. Elles me font pressentir une forme déjà présente de traque, comme si je l’avais vécue ou comme si je m’y trouvais à nouveau impliqué. Le whisky me calme. J’ouvre ma valise et m’assure de la présence du revolver. Écartant les lamelles des stores métalliques, je découvre la luminosité bleue de la rue et au-delà, dans un halo orangé, de larges panneaux publicitaires sur lesquels chante la célèbre Diva que j’ai aperçue dans toutes les rues de Paris. Je bois, referme la valise. Le claquement des portes d’une voiture me pousse à nouveau vers la fenêtre. Un jeune homme mince ouvre la portière arrière d’un taxi. Une grande femme enveloppée dans une cape rouge en sort. L’homme lui prend le bras et lui dit quelques mots à l’oreille. Ils entrent dans l’hôtel.

Mon attente s’est transformée en méfiance, en vigilance même. Je suis dans la gueule du loup. Je n’y échapperai pas. Cependant les scènes de chasse ne sortent pas de mon esprit. Je sens dans le rouge des chasseurs, le fauve des chevaux et des chiens et le cuivre des cors brandis comme des armes toute une machination prédestinée. Je me sers un autre whisky. L’alcool me distancie. J’ai besoin de voir plus clair. Il faut que je me débarrasse de cette angoisse d’être ciblé. De recevoir les honneurs. D’être mis en évidence. Il faut que je sorte de ma tanière. L’alcool me fait du bien. Et curieusement, j’imagine le chrome scintillant de mon arme muette.

J’ouvre l’armoire, y couche ma valise et l’entrouvre. L’arme y brille silencieusement. Pourquoi ai-je l’impression que l’objet métallique simule dangereusement sa retenue ? Il m’inspire tout à coup la plus entière confiance. De plus, il me soulage de sa force tranquille. De sa patience à hurler. Je le touche du bout de l’index. Sa froideur et sa raideur sont celles du reptile. Le plus faible attouchement l’anime. Je retire brusquement mon doigt. On a frappé. Je ferme sèchement la valise, avec l’étrange sentiment que la colère qui s’y tient contenue sera dès maintenant plus vive.

J'ouvre. Un jeune homme pâle, lunettes noires, joues bleues d'une barbe naissante me regarde, l'ironie sur les lèvres. Je ferme les yeux. Malice. Snobisme. Assurance. Suffisance. Mon fils. Nonchalamment appuyé au montant de la porte. Les mains dans les poches. D'un geste lent il retire ses lunettes. Ses yeux. Je m'y attendais. Luisants. Curieux. Fouineurs. Mais avec quelque chose de mou. De triste.

- Eh! Bonjour Pierre!

Ses lèvres me paraissent trop rouges et trop humides. Elles tremblent mais se détendent finalement. Et sourient. D'un sourire fatigué. Déjà vieux. Il entre et je vois ses deux poings dans ses poches. Il avance, me frôle, à la fois lâche et tendu. Mon fils. Étranger. Lointain. Ennemi. Il ne me regarde plus et les coins de sa bouche s'affaissent. Son regard brille. Mollesse. Tristesse. Un regard voilé, mouillé, qui glisse sur mon refuge et m'en évince. Je ne suis plus à l'abri. Il fallait pourtant que je m'y attende. Mais à quelque part je pensais qu'il ne viendrait pas. Je suis tout de même heureux de le voir.

- Salut Flegenheim !

Sa familiarité me plonge au ventre. Mais quoi de plus naturel qu'un fils familial ? Je retiens ma respiration.

- Alors, on a réussi à ce qu'il paraît ? Et tu ne m'as rien dit. C'est pas gentil, ça. Il a fallu que je l'apprenne dans les journaux. Il faut dire que tu ne m'as jamais dit grand-chose, hein ?

Il longe les murs, tout d'aise feinte et dents dehors.

- Tu n'as jamais rien partagé avec moi, pas vrai, Flegenheim ?

Assaut plus rapide que je ne m'y attendais. Regard fouilleur et déambulation évasive. Petites haltes solennelles devant les toiles.

- On a même pensé à tes goûts pour la peinture, à ce que je vois.

Il se dandine et dodeline devant les toiles.

- Mais non, voyons, toutes les chambres de cet hôtel ont de semblables croûtes aux murs. Ça n'a rien de concerté.

Je tente de disperser la tension qui s'installe entre nous. Faire comprendre à Pierre que je ne tiens pas à rendre une situation pénible plus difficile encore. Il poursuit sa contemplation trop intéressée des reproductions. Puis il se retourne et me regarde. Vingt ans. Assez beau. Je ne sais pas. Quelque chose de dégénéré pourtant. De fou. Et puis aucune trace de soumission, si petite soit-elle. Je me dégoûte de penser ça. À quelle instance Pierre devrait-il être soumis ? À la paternelle, peut-être ? Je frémis de ressentir à quel point le temps nous a fait défaut. Le temps et la présence. Mais qu'y pouvions-nous l'un et l'autre ? Et qu'y pouvons-nous aujourd'hui ?

- Il y a dans ces toiles quelque chose de suranné, d'oublié... enfin...
Sacré jeune homme. Son regard ne vacille pas. La part sombre de son audace s'inscrit pourtant dans un étirement artificiel de ses traits. J'en suis sûr. Mais il est vrai que je ne connais pas mon fils. Comment puis-je prétendre découvrir sur son visage des traits qui me seraient familiers ?

- Ola... Mais on ne te refuse rien ! Je peux ?

Il lève une bouteille de scotch à hauteur de ses yeux et là, dans une fulgurance, je sais qu'il boit. Il se sert abondamment, lève son verre, me jette un coup d'oeil rapide, impitoyable.

- J'ai été surpris tout à l'heure, lorsque je suis arrivé... Tu sais qui est à l'hôtel, en ce moment ? Tu as de la concurrence, Flegenheimer, et pas des moindres. Et je te jure qu'en fait de gloire, celle-là est servie ! La Diva Santa Salenas, tu connais ?

Les images se mettent à défiler. Le taxi. Les placards publicitaires. Les panneaux en face de l'hôtel. Complot. Le sourire malicieux de Pierre s'accroît. Il a perçu mon émotion. Je réprime un tremblement.

- Alors, en fait de gloire, te voilà servi toi aussi ?

Sa bouche se mouille et s'étire en une fine lézarde. Suprême mépris ? Ou plus simplement suffisance ? Je voudrais une distance naturelle entre nous. Chacun de nous sait son absence. Est-il vraiment nécessaire de la rendre plus évidente encore ?

- C'est seulement un prix littéraire, tu sais, ce n'est pas grand-chose. Ses yeux se posent sur moi, sans ciller. Plus aucune gêne. Plus aucun recul. Son visage légèrement bouffi par l'alcool - ou autre chose - feint la surprise.

- Mais ce prix, justement ! Qu'est-ce que c'est que ce prix ? Le meilleur roman, maintenant ? Mais c'est une plaisanterie, ou quoi ? Lorsque j'ai lu ça, je n'en ai pas cru mes yeux. Arthur Flegenheimer, prix du meilleur roman de l'année !

Pierre s'approche de moi et me regarde. Ses yeux pisseux me désespèrent. Une forte envie de vomir me saisit.

- Alors, le bonhomme aurait-il changé ? Tu as enfin compris qu'il y a des gens qui aiment les romances et les héros ? Quelle magnifique progression, Flegenheimer ! Et alors ? Qu'est-ce que tu as fait de tous les principes que tu as si laborieusement concoctés contre ce genre minable ?

Je ne bouge pas. Le mépris de Pierre me submerge. Je cherche ma respiration. Que lui dire ? Que dire à ce jeune homme cassé qui se définit légitimement devant son père ? Lui dire que je comprends son comportement ? Ridicule. Je m'aperçois qu'il y a des quantités de choses que je ne peux pas me permettre de lui dire. Ma culpabilité, pour ancienne et dépassée qu'elle soit, demeure encore vive. Mais je n'ai rien à lui dire.

- Tu pourrais être plus aimable, Pierre.

Il éclate d'un rire sec et feint.

- Faudrait-il que je t'embrasse, Flegenheimer ?

Impuissance totale.

- Je ne t'en demande pas tant. Pourquoi es-tu si arrogant ? Tu es un adulte maintenant. Ne pourrais-tu pas essayer de comprendre ce qu'a été cette existence de recherche ? Si je suis ici aujourd'hui, c'est que je me suis rendu compte de mon échec. Trop tard, c'est vrai, mais qu'y puis-je aujourd'hui ? On ne repasse jamais dans ses propres traces. À quoi sert ton arrogance, maintenant, Pierre ? Tu peux me le dire ?

Son regard se fait dur et sa bouche se tord. Il ne me quitte pas de ses yeux huileux.

- Ne t'en fais pas, Flegenheimer, c'est seulement l'étape qui précède l'indifférence.

Cynisme, maintenant.

- Ainsi donc, voilà l'homme qui s'est acharné à oublier l'existence des autres venu prendre sa petite dose de gloire sociale !

Son rire me fait rougir. J'ai honte de ce règlement de compte inévitable. Malgré toute sa légitimité, j'ai l'impression qu'il souille le droit suprême à la différence et à la liberté. Mais j'ai en même temps le sentiment que rien ne peut avoir de plus forte valeur que la douleur d'un fils.

- Arthur Flegenheimer. Adulé par les petites gens ! Eh bien si je m'étais attendu à ça !

Soudain je comprends son acharnement. Pierre s'est préparé. Je le sais maintenant à sa retenue forcée et fébrile. Il se contient dans son petit espace de vengeance.

- Alors, Flegenheimer, comment ça fait d'être dans la peau d'un romancier célèbre ?

Je me contiens dans mon petit espace de patience.

- Tais-toi, Pierre, il vaut mieux.

Il me semble alors que quelque chose explose dans la tête de Pierre. Ses inhibitions, sans doute. Cela fait comme une balle qui éclate.

- Mais non, je ne me tairai pas. Je veux enfin te dire ce que je pense. J'en ai le droit, non ? Je ne suis pas un personnage inventé, moi. J'existe. Tu ne pourras pas contester ma réalité, Arthur Flegenheim. Je ne suis pas un personnage de roman et tu es obligé de m'écouter !

Je décide de patienter encore. De laisser crever l'abcès. Mais je contiens la violence qui s'éveille en moi, comme issue d'un autre. Pierre rit et son mépris m'immerge totalement. Je suis mis à nu, noyé.

- Même cette chère Christinia est là ! Tu ne peux pas négliger ce personnage non plus, hein, Flegenheim ? Il a aussi fait partie de ta vie. Nous aurais-tu glissés par hasard dans ton roman primé ? Ça ne m'étonnerait pas. Ce Vide, Flegenheim, c'est toute ta vie, non ?

Il s'approche de moi, à me toucher. Sa haine me fait frémir. Je suis entre l'anéantissement et l'acte irréversible. Je voudrais que Pierre se taise. Que son acharnement tombe à la faveur d'un autre sens. Mais sa réalité est là, trop intense et douloureuse pour qu'il la nie.

- Rassure-toi, Flegenheim, je ne lirai pas ton roman. Je le connais par coeur. Et je tiens à me sentir vivant. Je ne voudrais pas avoir à ressentir une nouvelle fois ta sale manie de la destruction...

Ma main est sèche, aride comme nos présences et vaine comme la violence. Elle claque sur le visage blême de Pierre. Il n'a pas bougé, pas reculé. Seulement un silence dans lequel je me cherche, seul au monde.

- Qu'y a-t-il, Flegenheim, serais-tu impuissant devant la réalité ? C'est vrai que tu ne sais pas ce que c'est, toi, la réalité.

Je ne mesure plus la distance entre nous. Elle est de l'ordre de l'absence, tout simplement. Nous sommes devenus deux inconnus, en quelques minutes.

- Va-t'en, Pierre. Il vaut mieux que tu t'en ailles.

Mon fils n'est plus mon fils, je le sens. Quelque chose de sombre et silencieux altère sa colère. On croirait à une mutation. Il ne me ressemble plus.

- Je ne t'ai pas tout dit, Flegenheim, et tu m'écouteras jusqu'au bout. Je sais que Christinia n'est pas venu ici pour les mêmes raisons que moi, mais je m'en fous. N'oublie pas que pour toi elle n'a pas plus de réalité que moi. C'est aussi un de tes fantômes. Mais nous avons elle et moi un petit privilège supplémentaire, Flegenheim, nous existons, tu comprends ? Nous existons !

Le Vide. Mon vide.

- Va-t'en, Pierre ! Fous le camp !

Nonchalance du jeune homme. Peu importe maintenant.

- Je m'en vais, je m'en vais, Flegenheim. C'est tout ce que j'avais à te dire.

Christian Michaud